

PIERRE SAUREL

Accusé de viol



BeQ

Pierre Saurel

Brien le Don Juan # 10

Accusé de viol

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 752 : version 1.0

Accusé de viol

Collection *Brien le détective*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Un crime affreux

– Émile, c'est toi ?

– Oui.

– Penses-tu entrer tard ?

– Nous avons beaucoup de travail au garage, je devrais être à la maison vers dix heures.

La femme au téléphone était très pâle, ses mains tremblaient.

– Émile, je suis très inquiète, je ne sais trop quoi faire.

– Que se passe-t-il, Cécile ?

– C'est Brigitte, elle n'est pas entrée.

– Comment ça, pas entrée ? Elle n'est pas revenue de la classe ?

– Si, puis elle a dit qu’elle allait jouer avec une petite amie. J’ai téléphoné chez cette petite amie, elle n’est pas là. Elle n’est pas entrée pour souper et il est huit heures.

– Ne me dis pas qu’elle s’est encore sauvée ?

Ce n’était pas la première fois que la jeune Brigitte partait de chez elle sans prévenir ses parents.

Une fois, elle était allée passer deux jours chez des amis à la campagne mais n’avait pas dit un mot à ses parents. On l’avait cherchée toute la fin de semaine.

Une autre fois, elle avait passé une journée entière à l’Expo, sans, encore une fois, prévenir ses parents.

Enfin, Brigitte donnait passablement de fil à retordre à son père et à sa mère.

À trois reprises, on l’avait surprise en train de voler. Même que la dernière fois, la police s’en était mêlée.

En effet, Brigitte et quelques camarades avaient volé pas moins de quatre bicyclettes

qu'on avait cachées et elle faisait partie d'un groupe qui avait arraché la sacoche d'une femme.

Brigitte était passée en cour du Bien-être Social, mais à cause de son jeune âge, on lui avait donné une chance.

Enfin, le directeur de son école avait prévenu les parents.

– Vous faites mieux de placer votre fille pensionnaire. Nous ne pourrons pas la garder si elle continue.

Non seulement Brigitte ne travaillait pas, non seulement était-elle très dissipée, mais sa conduite avec les garçons semblait répréhensible.

On l'avait même fait voir par un médecin.

Ce dernier avait rassuré les parents.

– Il n'est arrivé aucun incident fâcheux, mais j'ai interrogé votre fille et elle aime bien embrasser les garçons et même... je dirais, s'amuser avec eux. À son âge, 12 ans, ce n'est pas normal.

– Évidemment.

– Votre fille est très développée pour son âge. Elle n'est plus une enfant.

– Je sais, fit la mère.

– Vous l'avez mise au courant des secrets de la vie ?

– Du mieux que j'ai pu. Je ne suis pas bien habituée, vous savez, mais je lui ai parlé. Il le fallait bien.

– À votre place, je la ferais voir par un psychiatre. Elle a sûrement besoin de soins. Elle a l'air d'une fille de seize ans et cherche à se conduire comme une fille de vingt ans.

Mais la faire voir, par un spécialiste, ça coûtait des sous.

Les Perrier avaient un autre enfant, un garçon de huit ans, mais il était malade. Il devait faire des séjours continuels à l'hôpital.

– Probablement qu'en vieillissant, elle se replacera.

Mais voilà que la jeune Brigitte faisait encore des siennes.

– Après tout, il n'est que huit heures, fit Perrier, elle a pu manger chez une amie.

– Mais quelle amie ? Elle n'est pas où elle m'avait dit. Je me demande si on ne devrait pas prévenir la police.

– Ne sois pas ridicule. Tu sais bien que ça n'a pas de sens. Nous allons encore nous attirer des troubles.

Et Perrier déclara :

– Je te rappellerai d'ici une demi-heure. Elle entrera, tu verras.

Mais à neuf heures, la jeune Brigitte n'était pas entrée.

Émile Perrier décida de retourner chez lui. Son épouse était réellement trop nerveuse.

– Il lui est peut-être arrivé un accident.

– Allons donc, tu la connais.

– Ce n'est pas comme à l'ordinaire. Elle a de la classe demain, elle le sait. Quand elle est partie sans prévenir, c'était toujours les fins de semaine.

Vers onze heures, on sonna à la porte.

Perrier, rapidement, alla ouvrir.

Un jeune garçon était dans la porte. Il semblait nerveux.

– Monsieur Perrier... vous feriez mieux de venir avec moi.

– Brigitte ?

– Oui, je crois qu'elle est blessée.

Madame Perrier parut.

– Que se passe-t-il ?

Perrier coupa la parole au jeune garçon.

– Il sait où est Brigitte, mais comme à l'ordinaire, elle craint de revenir à la maison. Je vais aller la chercher.

Et Perrier sortit rapidement.

– Ne t'inquiète plus, Cécile, elle est retrouvée, c'est le principal.

Sitôt qu'il se fut éloignée, Perrier demanda au jeune garçon :

– Qu'est-il arrivé ? Où est-elle ?

– On l'a trouvée dans le hangar... c'était notre

club, on se rejoignait là.

– Il lui est arrivé quelque chose, n'est-ce pas ? Répondez.

– Oui. On n'a pas osé entrer... il y avait un homme avec elle.

– Quoi ?

– On était deux garçons. On se serait fait battre sûrement.

Perrier demanda :

– Mais que faisait-elle ?

– L'homme... enfin, il la tirait et Brigitte criait.

– Et vous n'avez pas appelé au secours ?

– L'homme se serait sauvé. Nous étions certains qu'il était trop tard. Alors, on a fait mieux que ça.

– Que voulez-vous dire ?

– Par une fente dans les planches, on a pris des photos. On a la photo de l'homme. Quand on a eu pris les photos, nous avons fait du bruit à l'extérieur et l'homme s'est sauvé en courant.

Daniel est entré tout de suite dans le hangar. Brigitte pleurait. Alors, moi, je suis venu vous prévenir.

– Mais c’est épouvantable ce que tu me contes là.

– Je le sais, on a fait de notre mieux, monsieur Perrier.

Perrier demanda :

– Quel âge as-tu ?

– Dix-sept ans.

– Et tu te tenais avec ma fille, mais elle n’est pas de ton âge.

– Brigitte faisait partie de notre club.

– Et vous avez une bonne caméra, vous pouvez photographier sans lumière flash ?

Le jeune garçon parut mal à l’aise.

– Oui, c’est une très bonne caméra. On a reçu ça en cadeau.

Ils approchaient du hangar.

Les deux hommes avaient couru un certain

temps, mais Perrier était essoufflé et on avait dû ralentir l'allure.

– Venez, c'est par ici.

Perrier entra dans le hangar.

Brigitte était assise par terre et pleurait. Près d'elle se trouvait un jeune garçon.

Sa robe était légèrement déchirée.

– Il la lui avait presque arrachée de sur son dos, monsieur Perrier, fit le jeune garçon qui se trouvait là. J'ai aidé Brigitte à la remettre de son mieux.

Brigitte se jeta dans les bras de son père.

– Papa, papa, c'est épouvantable. Papa !

Et elle pleurait à chaudes larmes.

– Je vais te faire conduire à l'hôpital.

Brigitte se redressa brusquement

– Non, non !

– Mais il le faut.

– Non, je ne veux pas, papa, ne faites pas ça. La police viendra, on m'interrogera, je serai

connue comme une mauvaise fille... non, par pitié, papa.

– Mais cet homme... enfin, il a... tu sais ce que je veux dire ?

– Oui, papa.

– Mais même si tu n'as que douze ans, Brigitte, tu es assez vieille pour comprendre. Tu es peut-être enceinte.

– Oh non !

La jeune fille se cachait la figure.

À ce moment, le plus vieux des garçons s'avança :

– Monsieur Perrier, voulez-vous que je vous donne mon idée ?

– Mais oui.

– À votre place, je conduirais Brigitte à la maison. Vous pourrez la faire examiner par votre médecin, sans prévenir la police.

– Mais...

– Songez à votre femme, monsieur Perrier, elle fera sûrement une crise. Ce n'est pas tout, si

votre fille n'est pas enceinte, qu'est-ce que ça changera de la conduire à l'hôpital ?

– Écoutez...

– Et si elle l'est ? Ça ne changera rien non plus. Alors, c'est totalement inutile.

– Quel est votre nom ? demanda Perrier au jeune garçon.

– Alain Lamothe.

– Alain, vous oubliez une chose. Un homme qui commet un tel acte mérite la prison et même le fouet.

– Je sais, mais s'il a de l'argent, il s'en tirera, même si nous avons des preuves. Il sera condamné, mais ne restera que peu de temps en prison, ça se passe toujours de cette façon-là. Il y a moyen de le faire payer et bien autrement que ça.

– Que voulez-vous dire ?

– C'est ridicule de causer de ça, ici, monsieur Perrier. Allons tout d'abord conduire Brigitte chez elle. Ne dites rien à votre femme.

– Mais il faudra quand même expliquer...

– Facile, on n'a qu'à dire que deux bandes se sont chamaillées et que Brigitte a dû se défendre.

– Oui, papa, c'est ce que je dirai. Ça expliquera pourquoi ma robe est déchirée. Et puis, ça ne paraît pas tellement.

Perrier hésitait encore.

– Votre nom, la photo de votre fille dans les journaux, tout ça, ça nuit à la réputation.

– Totalemment ridicule, songea Perrier. Ma fille est attaquée, le coupable va s'en tirer et c'est nous qui devons avoir peur du scandale.

Mais le jeune Lamothe avait raison sur un côté.

Conduire Brigitte à l'hôpital n'arrangerait absolument rien.

Enfin, Perrier devait songer à son épouse.

– Allons la conduire, monsieur Perrier, puis ensuite, venez me rejoindre au restaurant. On causera. Vous allez comprendre.

– C'est un crime affreux, murmura Perrier. Te

sens-tu la force de marcher ?

– Mais oui, papa.

Ils partirent. Les deux garçons accompagnaient Perrier.

En arrivant près de la maison de Perrier, les deux jeunes s'éloignèrent.

Madame Perrier vint immédiatement ouvrir à sa fille et son mari.

– Mon Dieu ! Que s'est-il passé ?

Perrier n'eut pas le temps de répondre. Brigitte prit immédiatement la parole.

– Ne m'en parlez pas, maman. Je m'en allais chez Huguette quand les imbéciles de l'autre rue qui nous en veulent m'ont fait prisonnière.

– Quoi ?

– On est deux bandes, pas vrai ? Alors, ils savent que je fais partie de la bande à Lamothe. On a un endroit secret, on y cache des choses. Ils voulaient savoir où ça se trouve.

– Ils t'ont frappée ?

– Je me suis défendue, j'ai déchiré un peu ma

robe. Je n'ai pas osé trop me défendre, ils auraient pu m'assommer.

– On devrait appeler la police.

– Mais non, ne vous inquiétez donc pas. Quand Lamothe a su qu'on m'avait capturée, il a fait sa petite enquête. Au lieu de prévenir la police, il est venu chercher papa. Ils ont bien été obligés de me laisser partir.

– Tu as vu ces jeunes, Émile ?

– Non, car ils ont pris la fuite.

– Tu as mangé ?

– Mais non, ils m'ont gardée prisonnière pendant près de cinq heures.

– Voir si ça du sens. Je vais te préparer à manger.

– Oh non ! Je suis fatiguée, je tombe, je préfère aller me coucher.

– Tu n'as besoin de rien ?

– Mais non, maman.

– Tu me donneras ta robe, je vais essayer de réparer ça.

Brigitte haussa les épaules :

– Ça ne vaut pas la peine. Vous le savez que je déteste cette robe-là. Elle est également un peu petite. Je préfère la jeter.

– Voyons, Brigitte, jeter du linge...

– Laisse-la donc faire, Cécile, puisque la robe est déchirée.

Et Brigitte monta à sa chambre.

– Je me demande bien quand tout ça va finir, murmura madame Perrier. Il faudrait déménager de ce milieu.

– Et aller demeurer loin de mon travail ? Jamais de la vie. Je vais aller au restaurant causer avec Lamothe, savoir exactement ce qui s'est passé.

– Ces jeunes méritent une bonne leçon.

– Je le sais, mais tu sais ce qui arrivera si nous faisons quelque chose. Ils se vengeront sur Brigitte, peut-être même sur nous. Ces voyous sont capables de tout.

II

Chantage

– Venez vous asseoir ici, monsieur Perrier.

Lamothe le conduisit à l'arrière du restaurant.

– Ici, on sera tranquille pour causer. J'ai pensé à ce qui s'est passé, monsieur Perrier. Vous voulez vous éviter des ennuis ?

– Écoutez, Lamothe, je sais ce que je dois faire.

– Vous voulez prévenir la police, c'est ça ?

Perrier ne répondit pas.

– Prévenez-la, mais jamais on n'aura les photos du type.

– Mais pourquoi ?

Lamothe hésita, puis :

– Je vais vous dire la vérité. La caméra, ce n'est pas un cadeau. On l'a prise quelque part. Alors, on ne peut pas parler.

– Un vol ?

– Plus ou moins. Le type nous devait quelque chose, alors, on s'est payé. Moi, j'ai un meilleur plan.

– Lequel ?

– Pour moi, Brigitte est trop jeune pour être enceinte.

– Mais elle a été violée.

– Je sais.

– Violenter une fille de douze ans, ça mérite...

– Ça mérite une punition beaucoup plus forte que celle que la justice pourrait imposer. C'est justement ce que je vous offre.

– Comment ça ?

– Si Brigitte est enceinte, ça entraînera des dépenses. Si elle ne l'est pas, vous devez quand même faire payer le type... Quelqu'un qui paie en argent, il s'en ressent longtemps.

– Je ne vous suis pas. Où voulez-vous en venir ?

– Laissez-moi ça entre les mains. Je vais faire développer les photos. J'ai un ami qui peut les développer.

– Ensuite ?

– On va retrouver le type. On le connaît sûrement de vue. Nous avons les photos. Vous voyez où je veux en venir ?

Perrier commençait à deviner.

– Du chantage ?

– Oui et non. J'irai trouver le type, ça ne me fait pas peur. Nous lui dirons que nous savons tout, que nous avons les preuves, je lui montrerai une copie des photos et nous lui dirons que s'il ne veut pas que nous prévenions la police, il faudra qu'il paie.

– Ça ne me plait pas du tout.

– Mais si ce type a de l'argent, on peut exiger une bonne somme. Ce n'est pas tout, il vivra toujours dans l'inquiétude. Il aura continuellement peur du scandale.

Lamothe, soudain, déclara :

– Et puis, je ne vous demande pas votre avis. Je vous dis ce que je ferai. Si vous ne voulez pas marcher avec nous, tant pis, vous n’aurez rien. Mais jamais nous ne donnerons ces photos à la police, jamais.

Perrier alors changea d’attitude.

– Votre idée n’est pas si mauvaise, Lamothe. Moi, ce qui me ferait le plus de mal, ce serait d’être obligé de payer quelque chose.

– C’est évident.

– Je ne vais vous demander qu’une chose.

– Quoi donc ?

– Je veux absolument voir ces photos avant que vous rencontriez le type.

– Pourquoi ?

– Vous en avez prise plusieurs ?

– Cinq, je ne sais pas si elles sont toutes bonnes.

– Justement, pour éviter des ennuis à ma fille, je veux jeter un coup d’œil sur les photos. Il y

aura peut-être moyen d'en trouver une où l'on ne reconnaît que le type.

– Possible.

– C'est tout ce que je vous demande.

Et Perrier ajouta :

– Je sais fort bien que vous prendrez votre part sur ce que nous retirerons.

– Je le mérite. C'est moi qui ai eu l'idée de prendre des photos.

– Alors, je ne vous poserai pas trop de questions sur le montant que vous obtiendrez. Mais je veux voir les photos. Ça vous convient ?

– Parfait. Quand elles seront prêtes, je communiquerai avec vous.

– C'est ça.

– Et vous me le promettez, pas de police ?

– Non, je ne la préviendrai pas. D'ailleurs, ce serait inutile, on n'aurait pas de preuves.

– Plus que ça, je suis certain que Brigitte nierait tout et si on l'examine, elle dira qu'elle est sortie avec quelques garçons. Je la connais mieux

que vous, votre Brigitte.

Il avait peut-être raison.

Mais ce soir-là, lorsque Perrier retourna chez lui, il mit bien du temps à s'endormir.

– Je ne suis sûrement pas pour devenir le complice de ces voyous. Mais il faut que je sois prudent.

Le lendemain, Perrier demandait une heure de congé et se rendait aux bureaux de la police municipale.

Il demanda à parler privément à un officier de l'escouade des mœurs.

Le sergent Savaria le fit entrer dans son bureau.

– Nous sommes bien seuls, n'est-ce pas, sergent, car ce que j'ai à vous dire...

– Vous pouvez parler sans inquiétude. Tout restera entre nous.

Il parla alors de sa fille et du viol dont elle avait été victime.

– Et vous n'avez pas téléphoné à la police,

hier soir ?

– Non.

– Pourquoi ? C'est inconcevable. C'est un crime épouvantable.

– Je sais, mais je vais vous expliquer.

Il parla du jeune Lamothe, des photos qu'on avait prises.

– Vous comprenez, si j'avais appelé à la police hier soir, ces jeunes auraient pu tout nier. Ma fille également.

– Mais ce sera la même chose aujourd'hui.

– J'ai pensé qu'en demandant votre aide, nous pourrions tendre un piège à ce Lamothe. Il doit me rencontrer au sujet des photos. Vous n'aurez qu'à me surveiller et à intervenir. Vous aurez la photos et ce jeune qui se prépare à devenir un maître-chanteur, qui est déjà un voleur, un petit voyou.

Le sergent avait écouté l'idée de Perrier.

– Il y a une chose que vous oubliez.

– Quoi donc ?

– Votre fille, si elle nie tout, nous ne pourrions rien faire, bien au contraire, ça retournera contre elle.

– Je n’avais pas pensé à ça.

– Je suppose que vous avez appelé un médecin hier soir ?

– Non, puisque ma femme n’est au courant de rien.

– Incroyable ! Croyez-vous qu’elle consentirait à rencontrer un médecin ?

– Probablement.

– Et à un médecin, elle raconterait probablement tout ?

– Possible, elle sait qu’ils sont tenus au secret professionnel.

– Juste. Le médecin ne pourra pas témoigner, mais vous pouvez jouer un vilain tour à votre fille.

– De quelle façon ?

– Nous vous aiderions. Nous pourrions enregistrer la conversation. Vous direz à votre

filles que l'idée était de vous.

– Et on accepterait ça en cour ?

– Probablement pas, mais s'il y a un enregistrement, votre fille se verra prise et elle dira probablement tout.

– Je me demande si le médecin acceptera ça.

– Un médecin ordinaire, non. D'ailleurs, votre fille refusera peut-être de voir un médecin qu'elle connaît.

– Probablement.

– Mais nous pouvons vous envoyer chez un médecin qui travaille pour nous. Ça facilitera tout. Je vous le répète, le médecin refusera de témoigner, il ne voudra probablement pas qu'on se serve de l'enregistrement, en cour, mais on forcera votre fille à dire la vérité.

Perrier déclara alors :

– Il faudrait faire ça au plus tôt.

– Évidemment, car votre type peut arriver avec les photos, ce soir.

– Si ça ne réussit pas, nous laisserons tomber ?

– Si vous ne voulez pas que nous questionnions ces jeunes...

– Ils ne parleront pas, ils se tourneront tous contre moi. Il faut les prendre la main dans le sac. Lorsque vous aurez Lamothe, je vous dirai où se trouve ce hangar où l'on cache passablement de choses.

– Très bien. Je vais appeler immédiatement le médecin.

– Et si ça ne marche pas ?

– J'oublierai la conversation que j'aurai eue avec vous, si vous l'exigez.

Il appela le médecin et prit rendez-vous pour trois heures de l'après-midi.

– Je vais essayer d'y conduire ma fille.

Ce midi-là, lorsque Brigitte sortit de l'école, elle fut surprise de voir son père qui attendait à la sortie.

– Je veux te parler avant que tu n'arrives à la maison.

– Pourquoi ?

- À cause de ce qui s’est passé hier soir.
- J’suis correcte. Je suis mieux, ne vous inquiétez plus.
- Tu es bien jeune, bien petite pour tout savoir. Tu peux attendre un enfant... tu peux également avoir attrapé une maladie grave.
- Comment ça ?
- Un médecin t’expliquerait tout ça mieux que moi.
- Je ne veux pas voir le docteur. Je ne veux pas.
- Tu as déjà entendu parler du secret professionnel ? Tu sais ce que ça veut dire ?
- Oui, mais le médecin me connaît, il se souviendra toujours de ça et...
- Je connais un médecin qui ne t’a jamais vue. Tu lui conteras ce qui s’est passé, il t’examinera et ensuite, nous serons rassurés, toi et moi.
- Ce n’est pas nécessaire.
- Si, ça l’est et si tu refuses d’obéir, je devrai prévenir la police, ta mère, tout le monde.

– Lamothe m’a dit que...

– Je ne le ferai pas, mais je veux être rassuré. Cet après-midi, tu sortiras de l’école à deux heures trente et nous irons ensemble. Je te donnerai un billet pour ton professeur.

– Bon, puisqu’il le faut.

– Tu comprends que c’est pour ton bien ?

Brigitte haussa les épaules.

– Mon bien ! Mon bien ! Vous verrez bien que je ne suis pas malade.

– C’est à espérer.

Perrier rappela le sergent Savaria.

– Nous serons chez le médecin à trois heures.

– Parfait. Je vous donne mon numéro de téléphone chez moi. Quand votre type se mettra en communication avec vous pour les photos, vous m’appellerez.

– Entendu.

Après la visite chez le médecin, Perrier dit à sa fille.

– Demande à ton ami Lamothe de me téléphoner au garage. J'aime mieux ça.

– O.K. papa. Et puis, est-ce que je suis malade ?

– Le docteur ne peut rien dire pour le moment. Il faut qu'il attende les résultats. Il faudra revenir le voir.

– Ça me fatigue toute cette histoire-là. Si Lamothe n'était pas allé te chercher, vous n'auriez rien su.

Ce soir-là, vers sept heures, Perrier fut demandé au téléphone.

– Monsieur Perrier, c'est Lamothe qui parle, je n'aurai pas besoin de vous voir pour les photos.

– Comment ça ?

– Il n'y en a qu'une de bonne. Alors, on n'a pas de choix. Ce n'est pas tout, on a réussi à savoir comment s'appelle l'homme. Ça se présente bien, il est marié. Il n'est peut-être pas très riche, mais il a sûrement un peu d'argent. Laissez-nous-le entre les pattes.

– Quand devez-vous le rencontrer ?

– J’sais pas, on va s’organiser.

– Vous m’avez promis de me laisser voir la photo. Je veux absolument la voir, autrement, je ne marche pas. Je vous dénoncerai.

– On niera tout.

– Peut-être, mais vous ne retirerez rien de cette affaire. Alors, jouez franc jeu avec moi si vous voulez que j’en fasse autant avec vous.

– Bon, je vais passer au garage.

– Quand ?

– Tout de suite.

– Non, il faut que je m’absente, mais je serai de retour à huit heures. Vous pouvez venir à huit heures ?

– Je serai là.

Perrier raccrocha et téléphona immédiatement au sergent Savaria.

– Nous y allons, promet ce dernier. Nous mettrons la main au collet de ce Lamothe.

Lorsque Lamothe se présenta au garage, Savaria était là avec un compagnon. Il faisait

mine d'être un client.

Lamothe conduisit Perrier à part.

– Tenez !

Il lui montra la photo. On distinguait fort bien l'homme et également Brigitte. On la voyait à demi-nue. La photo ne pouvait être plus explicite.

– C'est un salaud. Comment se nomme-t-il ?

– Oh ! ça, je ne le dis pas, fit Lamothe.

– Mais nous le trouverons bien, fit le sergent en s'avancant. Donnez-moi cette photo, monsieur Perrier.

Lamothe pâlit :

– Ah ça, mais...

– Police, fit le sergent. Tu vas nous suivre au poste, mon jeune.

Lamothe chercha à fuir, mais l'autre policier le retint solidement.

– Pourquoi m'arrêter. Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Tentative de chantage. Ça peut te coûter quelques mois de liberté si tu ne coopères pas.

Lamothe se tourna vers Perrier.

– Vous allez me payer ça, vous. La « gang » ne laissera pas faire ça.

– Des menaces, maintenant, fit le sergent. Des petits jeunes de ton espèce, on en rencontre tous les jours et on les dompte. Allons, passe devant.

Et on le poussa vers une voiture.

– La photo ? demanda Perrier.

– Je m'en charge. Nous identifierons l'agresseur. Vous pouvez considérer l'affaire comme presque terminée, maintenant. Il paiera pour son crime.

Inquiet, Perrier demanda :

– Les journaux vont-ils parler de ça ?

– Mais non, ce genre de procès se déroule à huit clos. Ne vous inquiétez pas.

Et les policiers partirent avec la photo et leur prisonnier.

III

Je suis innocent

– J’ai des appels ? demanda le jeune Robert Brien, le détective privé qu’on avait surnommé le Don Juan.

– Oui, une dame Lavoie a téléphoné à deux reprises. Elle dit que c’est très urgent, monsieur Brien. Elle veut absolument vous parler. Elle a laissé son numéro de téléphone.

– Elle a dit pour quelles raisons elle désirait me parler ?

– Pas exactement. Son mari est accusé de quelque chose et il est innocent.

– Ils sont tous innocents lorsqu’on les arrête, fit Robert. Donnez-moi son numéro, je vais l’appeler.

Robert prit le numéro en note et quelques

instants plus tard, il causait avec madame Lavoie.

– Que puis-je faire pour vous, madame ?

– Il faut absolument que vous passiez me voir, monsieur Brien. Il s’agit de mon mari. La police l’a arrêté.

– Qu’a-t-il fait ?

– Je ne puis rien vous expliquer au téléphone. Il faut que vous veniez. S’il-vous-plaît, monsieur Brien, il n’y a que vous pour sauver mon mari.

– Donnez-moi votre adresse.

Madame Lavoie demeurait dans l’est de la Métropole, un quartier assez populeux.

Dix minutes plus tard, il sonnait à la porte du logement des Lavoie.

Il s’agissait d’une vieille maison de trois étages. Lavoie habitait le second, un petit quatre pièces.

La jeune fille qui vint ouvrir était fort jolie et elle avait tout au plus vingt ans.

Elle avait les cheveux roux et semblait fort bien tournée. Elle portait une mini-jupe qui

laissait voir le début de ses cuisses.

– Madame Lavoie est-elle là ?

– Vous êtes Robert Brien, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Entrez.

Et après avoir fermé la porte, elle déclara :

– C’est moi qui vous ai téléphoné.

– Vous êtes madame Lavoie ?

– C’est-à-dire que... non, pas tout à fait...

Elle fit passer Robert au salon. Elle semblait un peu mal à l’aise.

– Roland et moi ne sommes pas mariés, avoua-t-elle enfin, mais c’est tout comme. Nous vivons ensemble depuis trois mois.

Robert demanda alors brusquement :

– Pourquoi ne vous épousez-vous pas ?

– Roland est déjà marié. Il vit séparé de son épouse depuis plus de deux ans.

– Joli monde, songea Robert. Et ce type marié qui vit avec une enfant, ou presque.

Le détective Don Juan demanda :

– Quel âge a monsieur Lavoie ?

– Je ne vois pas ce que son âge vient faire là-dedans.

– Écoutez, mademoiselle, vous devez répondre à mes questions, sinon, je ne pourrai pas vous aider.

– Il a trente-neuf ans.

Elle s'était assise face à Robert.

– Et vous ?

– Je vous trouve passablement indiscret.

– Vous refusez de répondre ?

– J'aurai vingt ans bientôt.

– Donc, vous avez dix-neuf ans, vous êtes mineure. Et vos parents ?

– Je n'ai pas de parents, je suis orpheline.

– Vous savez sans doute que je ne donne pas gracieusement mes services.

– Je m'en doute, mais je suis prête à payer... en argent et même autrement.

Robert sursauta :

– Que voulez-vous dire ?

– Votre réputation n'est plus à faire et...

– Mademoiselle, je ne déteste pas les femmes, mais je ne puis souffrir les enfants.

– Oh !

– Enfin, je n'oblige jamais une cliente à me payer de cette façon.

Robert se leva.

– Je crois que vous êtes mieux de faire affaire avec quelqu'un d'autre. Je ne suis sûrement pas celui que vous pensez.

– Non, attendez... j'ai l'argent, je vous paierai. Il faut que vous sauviez Roland.

Et elle expliqua :

– Il loue et répare des bicyclettes. Nous avons de l'argent... nous ne sommes pas riches, mais nous avons de l'argent.

– Bon, alors, de quoi accuse-t-on votre... ami ?

– Du viol d'une jeune fille de douze ans.

– Quoi ?

Robert avait sursauté.

– Douze ans, avez-vous dit ?

– Oui. On refuse de le laisser sortir, même sous cautionnement.

– On doit sûrement avoir des preuves contre lui ?

– Oui, j’ai pu causer avec un policier. Il me dit que Roland est coupable, qu’il n’y a aucune erreur possible, qu’on possède même une photo.

– Incroyable !

– J’ai ensuite pu causer avec Roland. Il a vu la photo. Il s’est même reconnu, mais il se dit innocent...

– Il s’est reconnu ?

– Oui, mais il ne comprend pas. Il a rencontré cette fille quelques fois, elle allait au magasin louer une bicyclette. Mais c’est tout, pas plus. Roland m’a juré qu’il n’avait pas violé cette petite fille.

– Il vous a donné des preuves ?

– Mais je n’ai pas besoin de preuves, je le crois sur parole.

– Pourtant, ce doit être facile de vous donner des preuves. Quand le viol a-t-il été commis ?

– Avant-hier, entre sept heures et dix heures du soir.

– Alors, où se trouvait monsieur Lavoie à ce moment-là, à sa boutique ?

– Non, il ferme à six heures.

– Alors, il était ici ?

– Non. Il m’a téléphoné vers six heures, me disant qu’il avait la chance d’acheter une dizaine de bicyclettes d’un type qui allait faire faillite. Il devait le rencontrer et c’était en dehors de la ville. Il m’a dit qu’il reviendrait vers neuf heures.

– Et à quelle heure est-il revenu ?

– Comment ça ?

– Vers neuf heures, incidemment. Mais il n’avait pas rencontré son type de Saint-Jérôme.

– Il dit s’être informé là-bas, mais qu’il n’y avait pas de marchand du nom de Legault et

personne ne semblait l'avoir appelé.

Robert s'écria :

– Et vous avez cru ça ?

– Je connais mon Roland, il est incapable de me mentir.

Brien résuma :

– Il n'a pas d'alibi, la police possède une photo. Il avoue connaître la fille de vue et il a abandonné sa femme pour habiter en concubinage avec une fille beaucoup plus jeune que lui. Pour les policiers, tout ça est sûrement très troublant.

– Quand même, monsieur Brien, il est innocent. Tout d'abord, il n'a pas abandonné sa femme. C'est elle qui l'a plaqué brusquement. Roland n'est pas comme vous.

– Je le vois bien.

– Je veux dire qu'il n'est pas un Don Juan. Les filles ne l'intéressent pas plus que ça.

– Alors, comment a-t-il fait votre connaissance ?

– Je travaillais comme commis dans un magasin. Chaque fin de semaine, je louais une bicyclette. Lorsque sa femme l’a quitté, il s’est trouvé sans employé, sans caissière. Il a mis une annonce dans la vitrine. Moi, j’aimais le travail de commis, mais dans un grand magasin, il y a trop de monde. Alors, je me suis offerte.

– Et c’est comme ça que ça a commencé ?

– Il ne m’a pas fait la cour. Mais je trouvais qu’il faisait pitié. Il était toujours seul, il s’ennuyait. Il ne mangeait pratiquement jamais. Il ne voulait pas venir au restaurant. Il restait dans sa boutique. Alors, j’ai commencé à préparer des petits repas, nous sommes devenus plus intimes, je me suis mise à l’aimer, mais il était distant. Il a même parlé de me congédier.

– Pourquoi ?

– Il voyait bien que nous nous attachions l’un à l’autre et qu’il n’y avait pas d’avenir pour moi. Il ne pouvait me payer un très fort salaire. Mais je refusais de partir, déjà, je l’aimais. Deux mois plus tard, je suis allée demeurer avec lui. Il a toujours continué à me payer mon salaire et je

continue de répondre à sa boutique. Présentement, à cause de ce qui s'est passé, la boutique est fermée.

La jeune fille paraissait très sincère.

– Sa femme est peut-être morte, on l'ignore. En tout cas, elle n'habite plus Montréal. Ici, dans le quartier, elle était très connue. Elle s'intéressait à beaucoup d'hommes et surtout à des jeunes.

– Et vous, c'était votre première aventure ?

Elle baissa la tête.

– Non, il y a eu quelques garçons dans ma vie, mais c'est le premier que j'aime réellement. Tout le monde, évidemment, ne m'a pas approuvée lorsque je suis allée demeurer avec lui. J'intéressais plusieurs jeunes hommes mais ce sont des voyous, des vauriens. On a même laissé entendre que je demeurais avec Roland, parce qu'il avait un peu d'argent, qu'il m'offrait une certaine sécurité, mais je vous jure que ce n'est pas pour ça. Roland et moi, nous sommes très heureux. Et au point de vue amour, il ne manque de rien.

En effet, songea Robert, il est comblé avec une telle jolie fille.

– Pourquoi serait-il allé s’attaquer à une petite fille de douze ans ? Il n’est pas un maniaque. J’ai l’impression qu’on a voulu se venger de lui.

– Se venger ? Mais pour quelles raisons ?

– On n’aime pas Roland. Premièrement, il refuse de faire crédit. Deuxièmement, il est peintre à ses heures. Il a une âme d’artiste et ici, dans le quartier, c’est mal vu. Il porte une barbe. On se moque de lui.

Mais Robert déclara :

– Il y a quand même la photo et il n’a pas d’alibi.

– Justement, si on lui a tendu un piège...

Elle s’approcha de Robert.

– Vous acceptez d’enquêter, n’est-ce pas ? Allez causer avec lui, peut-être pourra-t-il vous en dire plus long que moi. C’est en causant avec lui que vous verrez qu’il est innocent. Je suis prête à tout pour le sauver.

Robert se leva.

– Bon je vais le voir.

Il demanda :

– Pourriez-vous me nommer des amis... des personnes qui connaissent bien Roland Lavoie ?

– J'ai une amie, Lisette Martin. Elle vient assez souvent ici et Roland lui plaisait. Elle a cherché à sortir avec lui, avant que nous demeurions ensemble. Elle pourra vous dire qu'il n'est pas un malade, un maniaque. Lisette a travaillé pour lui durant l'été dernier. Elle le connaît bien. Il aurait pu la préférer à moi. Elle est plus âgée, elle est fort jolie et elle ne déteste pas les garçons... et pourtant...

Brien prit l'adresse de cette Lisette Martin.

– Avait-il des ennemis ?

– Oui et non. Il y a des gangs dans le quartier. On l'a déjà volé. On lui a fait des menaces.

– Des menaces, pourquoi ?

– Parce que je demeurais avec lui, à cause de sa barbe. On se moque de lui. Et puis,

dernièrement, il a mis quelques voyous à la porte.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas au juste. Il m'en a parlé, mais je n'ai pas très bien compris. Ces jeunes semblaient vouloir l'aider.

– L'aider ?

– Oui, vu qu'il y avait eu des vols, ces jeunes voulaient surveiller la boutique pour empêcher les voleurs d'y aller. Ils assuraient mon mari qu'il serait bien protégé, mais on exigeait de fortes sommes.

– Le racket ! de la protection ?

– C'est ce que Roland a dit. Mais il a refusé de payer.

– Pourquoi n'a-t-il pas prévenu la police ?

– Il a dit qu'il s'attirerait plus d'ennuis, que ces bandes sont nombreuses, qu'on ne pourrait pas tous les capturer et que je paierais, qu'on s'attaquerait à moi. Roland n'avait pas peur d'eux.

– Je vais me rendre à la police et tâcher de

causer avec votre ami.

*

Cécile Perrier n'avait que trente-deux ans. Elle était très jolie et si elle avait eu le courage de se maquiller un peu, de se toiletter, elle pouvait facilement être une des plus belles femmes du quartier.

Son mari était fier d'elle. Quand il sortait en sa compagnie, il aimait que les autres l'admirent.

– Brigitte est aussi jolie que toi. Si seulement elle avait le même caractère, les mêmes idées.

Mais depuis ce qui était à Brigitte, Cécile était inquiète. Elle sentait bien que son mari lui cachait une partie de la vérité.

Brigitte était retournée à l'école, mais elle semblait plus nerveuse et Perrier refusait de parler de l'affaire.

– Je n'aime pas ça, pas du tout.

Ce midi-là, Brigitte était partie pour la classe

et Émile était au garage lorsqu'on sonna à la porte.

Cécile détestait ouvrir aux commerçants.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Madame Perrier, on veut vous parler au sujet de la querelle de l'autre soir, des types qui ont frappé Brigitte.

– Un instant.

Il y avait là trois jeunes entre quinze et vingt ans.

Elle les connaissait de vue. C'était le temps pour elle d'apprendre la vérité. Elle ouvrit la porte et les laissa entrer.

Un des jeunes s'avança immédiatement dans le corridor.

– Non, venez, ici, fit-elle. Asseyez-vous au salon.

– Je veux vérifier si Brigitte est ici.

– Mais non, elle est à la classe.

– J'aime mieux vérifier.

Le jeune homme poussa la porte de la chambre des Perrier. Madame Perrier le suivit.

– Dites donc, êtes-vous venus pour fouiller la maison ou bien...

Elle s'arrêta net de parler. Un des jeunes venait de la saisir par en arrière et lui appliquait la main sur la bouche.

L'autre rapidement allait baisser les stores de la fenêtre.

– Madame Perrier, si vous criez, si vous appelez, nous vous frapperons. On vous défigurera au point que même votre mari ne vous reconnaîtra pas. Vous avez compris ?

Elle fit signe que oui. Celui qui la tenait la laissa mais alla se placer dans la porte.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Votre mari n'a pas joué franc jeu avec nous. Pourtant, il avait promis. Vous lui direz ça, il comprendra. Nous nous vengeons à notre façon quand quelqu'un ne joue pas franc jeu.

– Vous venger ?...

– On vous a toujours trouvée très belle dans le quartier. Brigitte nous a dit que vous étiez très bien faite. On veut voir ça.

– Quoi ?

– Vous préférez que l'on vous frappe, que l'on vous laisse à demi-morte ?

Cécile était pâle. Elle tremblait comme une feuille.

– Allons, déshabillez-vous.

– Jamais !

– Un petit effort... Cécile, c'est bien votre prénom ?

Le jeune homme avança la main, puis d'un coup sec, il déchira sa blouse.

– Oh ! très joli, les gars.

– Par pitié, laissez-moi.

– Au contraire, on voit bien que Brigitte n'avait pas menti. Est-ce que l'on doit vous frapper ?

Mais la tête de Cécile Perrier tournait. Elle voulait crier, appeler au secours, mais qui pouvait

l'entendre ?

– Aide-moi.

Le garçon qui s'était tenu près de la fenêtre s'avança. Une seconde plus tard, on enlevait la jupe de Cécile et on la jeta sur le lit.

– Si vous criez, on vous tue, c'est clair. Nous sommes trois... trois contre une femme.

– Vous êtes des salauds.

– Mais non, pas nous, ma belle Cécile... pas nous, Votre mari en est un pour avoir fait arrêter de nos amis.

– Je ne comprends pas.

– Ce que nous allons faire n'est pas difficile à comprendre.

Il chercha à l'embrasser, mais elle se débattait. Il la frappa à la figure et elle devint encore plus étourdie.

Elle sentit qu'on lui enlevait ce qui lui restait de vêtements.

– Non, non, c'est affreux...

– Vous voyez, les gars, elle ne se débat

pratiquement plus, elle a compris. Elle sait que ça ne lui donnerait rien de crier, de se défendre... on lui plait peut-être. Elle veut peut-être coopérer.

Cécile, en effet, n'avait plus la force de se défendre et elle perdit même conscience.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, quatre heures approchait. Brigitte allait revenir de l'école.

Elle était maintenant seule. Les trois jeunes gens étaient partis, après avoir abusé d'elle à tour de rôle.

Elle se leva. Elle avait tout le corps endolori. Elle jeta un coup d'œil dans son miroir.

– Non, je n'ai aucune marque. Il ne faut pas qu'Émile le sache, il ne le faut pas. Il serait capable de les tuer. Il ne le faut pas.

Elle s'habilla rapidement, fit disparaître la blouse déchirée.

Sans le savoir, en refusant de porter plainte, Cécile Perrier protégeait ces jeunes voyous, ces garçons qui avaient entraîné sa fille sur le mauvais chemin.

– Il nous faut déménager d'ici, il nous faut

partir.

Elle avait honte. Elle aurait voulu se voir à six pieds sous terre.

– Il ne faut pas qu'Émile l'apprenne, il ne le faut pas.

*

– Je vous jure que je suis innocent, monsieur Brien.

Roland Lavoie, à première vue, ne semblait pas très sympathique.

Il était assez grand, maigre, il portait les cheveux passablement longs et avait une forte barbe qui lui encadrait la figure. Il portait également une moustache.

Il était vêtu d'un chandail à col roulé, un chandail noir qui faisait encore plus lugubre.

Mais sitôt qu'il eut causé pendant quelques minutes avec lui, Robert le trouva beaucoup plus sympathique.

Roland Lavoie n'avait pas été choyé par la vie. Il avait perdu ses parents alors qu'il était encore tout jeune.

Il avait été élevé dans les orphelinats puis, à quinze ans, il commençait à travailler.

Mais il voulait réussir et il avait suivi des cours de mécanicien.

C'est alors qu'il commença à s'intéresser aux bicyclettes.

Aujourd'hui, les bicyclettes sont plus compliquées qu'autrefois. Les freins sont sur les guidons et il y a également les changements de vitesse. Ça demande donc plus d'ajustements, plus de réparations.

Au garage où il était employé, il réparait strictement les bicyclettes et il avait suffisamment de travail, du moins, pendant huit mois sur douze.

Il avait alors décidé d'ouvrir sa petite boutique.

– Je pourrais également faire la location et vendre des bicyclettes.

Il réussit à intéresser une compagnie à son

idée. Il n'avait pas beaucoup d'argent.

Mais il était sérieux, il déposait régulièrement à une caisse populaire, il alla trouver le gérant et lui fit part de son idée.

Quelques semaines plus tard, il put ouvrir sa première petite boutique. Comme on était au printemps, il se contenta de faire les réparations et de vendre des bicyclettes. Lorsque l'automne arriva, il put en acheter quelques-unes à un prix fort raisonnable.

Il put également louer une boutique plus grande et lorsque le printemps arriva, Lavoie possédait de nombreux bicycles, à vendre ou à louer.

Il se fit rapidement connaître et les clients étaient fort nombreux.

– Mais que voulez-vous, on ne peut me changer, je suis un bohème. J'aime la peinture, tous les arts. Ça ne plaisait pas à mon épouse. Quand elle m'a connu, j'étais simple mécanicien. Lorsque j'ai ouvert ma boutique, elle m'a aidé, mais ça lui déplaisait. Elle ne pensait qu'à sortir,

qu'à s'amuser et je ne pouvais pas toujours l'accompagner. Alors, elle s'est mise à sortir seule et je suis devenu la risée du quartier.

– Pourquoi ?

– Ma femme me trompait, tout le monde le savait. Le pire, c'est qu'elle aimait les jeunes garçons, de quinze, seize ans. Son plus grand plaisir était de les initier, je trouvais ça épouvantable.

Soudain, il demanda :

– Savez-vous ce que croient les policiers ?

– Non.

– Ils disent que j'ai développé un complexe à cause de ça et qu'aujourd'hui, j'ai voulu me venger. C'est ridicule. Lorsque ma femme m'a quitté pour partir avec un Américain, je n'ai fait aucun effort pour la retrouver. Puis, il y a eu Micheline qui est entrée dans ma vie. J'aime cette jeune fille. J'aurais voulu qu'elle me laisse tomber, je sens que je suis en train de gâcher son existence.

Puis, il raconta à Robert que le jour du viol, il

avait reçu un appel. On lui annonçait qu'à Saint-Jérôme, il y avait des bicyclettes à vendre à très bon marché. Le magasin allait fermer ses portes. Le vendeur faisait faillite, mais la vente n'était pas encore annoncée.

– Je n'étais pas pour perdre une telle chance. J'y suis allé. J'ai eu beau fouiller Saint-Jérôme et les environs, je n'ai pas trouvé ce magasin. Aujourd'hui, je sens bien qu'il s'agissait d'un piège.

Robert demanda :

– Mais pourquoi un piège ? On ne tend pas un piège inutilement à quelqu'un.

– Non, je sais, mais il peut y avoir plusieurs raisons. Tout d'abord, lorsque Micheline est venue demeurer avec moi, on m'a fait des menaces. Elle plaisait aux garçons. C'est une bonne fille, un ange, mais elle est faible et on a quelquefois abusé d'elle. Ça a déçu les voyous du quartier. On m'a fait des menaces à ce moment-là. On a cherché à sortir avec Micheline, à me salir à ses yeux. Mais ça n'a pas réussi. Donc, il y a ça. Deuxièmement, ça fâche plusieurs personnes que

je réussisse. C'est bête, mais c'est comme ça.

Puis, il parla de la fameuse protection.

– J'ai bien compris ce qu'on m'offrait. Si je refusais de payer, on allait me voler, probablement piller ma boutique. J'ai acheté un chien, j'ai fait poser un système d'alarme, mais j'ai continué quand même à recevoir des menaces.

– Vous connaissez ceux qui vous ont offert cette protection ?

– Oui et non, de vue... ce sont des jeunes du quartier. Il y en a un qui semble le chef du groupe.

– Qui donc ?

– Alain Lamothe. Il doit avoir dix-sept ou dix-huit ans et il finira sûrement ses jours derrière les barreaux. Mais je n'ai pas peur de lui.

Et Roland Lavoie répéta :

– Je vous jure que je suis innocent, monsieur Brien.

– Mais il y a la photo.

– C’est ça que je ne m’explique pas. C’est bien moi, on me voit assez bien. La photo n’a pas besoin d’explications.

– Vous connaissez Brigitte Perrier ?

– Comme les autres jeunes du quartier, elle venait louer une bicyclette de temps à autre.

– Quel genre de fille est-ce ?

Lavoie murmura :

– Je ne veux dire du mal de personne, monsieur Brien.

– Parlez, tout ça restera entre nous.

– Je n’aurais jamais cru qu’elle n’avait que douze ans, elle en paraît seize. Douze ans, je trouve ça incroyable, non pas parce qu’elle est formée comme une fille de seize ans, mais parce que... enfin, avec les garçons... ça se laisse embrasser. Elle est connue de tous les gars.

– Et les policiers diront que vous pensiez que ce serait facile.

– Ils l’ont déjà dit.

Il demanda :

– Vous croyez que je vous dis la vérité, n'est-ce pas, monsieur Brien ?

– Vous me semblez sincère, Lavoie. Je vais enquêter, mais je ne puis rien vous promettre. Je vais faire l'impossible pour comprendre ce qui a pu se passer.

Robert ne devait pas se fier aux apparences.

Lavoie semblait sincère, son amie aussi, mais il devait avant d'aller plus loin, prendre des renseignements sur eux.

– Je ne veux pas me faire le défenseur d'un homme qui a violé une fille de douze ans.

IV

Une amie très complaisante

Après avoir causé avec Roland Lavoie, Robert alla rendre visite au sergent Savaria.

– C’est vous qui vous occupez de la cause de la jeune Brigitte Perrier ?

– Oui, Brien. Ça vous intéresse ?

– Lavoie m’a demandé mon aide, il veut que je prouve son innocence.

Le sergent haussa les épaules.

– J’ai bien peur que ce soit impossible. Il ne me reste que le témoignage de la petite Perrier à obtenir. Je l’ai déjà questionnée, elle tremble de peur, mais elle parlera. Elle reconnaîtra sûrement son agresseur.

– Et s’il était innocent ?

– Allons, Brien, soyez logique. Cet homme en veut à tout le monde, surtout aux jeunes parce que sa femme l’a trompé avec des jeunes, puis l’a abandonné. Il connaît la petite Perrier. Elle est, disons, légèrement dévergondée. Donc, il a cru qu’il pourrait s’amuser avec elle, se venger des jeunes voyous qui se moquent de lui. Il a inventé une histoire pour se créer un alibi. Que voulez-vous de plus. On a jusqu’à une photo.

– Je puis la voir ?

– Certainement.

On ne voyait pas très bien la figure de Lavoie, mais quand même suffisamment pour le reconnaître.

– Voulez-vous quelque chose de plus explicite ?

– Mais qui a pris cette photo ?

Le sergent lui parla alors de Perrier, puis du jeune Alain Lamothe.

– Mais c’est ce Lamothe qui voulait vendre une sorte de protection à Lavoie ?

– Oui et nous l’avons fait parler. De ce côté-là,

Lavoie a dit la vérité. Lamothe a avoué et il en aura sûrement pour quelque temps à rester à l'abri. Parce que Lavoie n'a pas voulu payer, ils ont décidé de le surveiller, de lui jouer un bon tour, un sale tour. Ils l'ont surpris avec Brigitte et ont pris une photo.

– Il voulait faire chanter Lavoie, je suppose ?

– Exactement. Mais pour que ça paraisse encore plus sérieux, Lamothe qui est loin d'être bête, a fait intervenir Perrier. Ce dernier aurait rencontré Lavoie en temps et lieu pour le forcer à payer. Mais Perrier n'a pas marché, il est venu nous prévenir et nous avons tendu un piège à Lamothe. Ça nous a permis de mettre la main sur la fameuse photo.

– Ils n'en ont pris qu'une ?

– Non, plus qu'une, mais ce ne sont pas des experts. C'est la seule bonne photographie.

– Ils n'en ont pris qu'une ?

Robert réfléchissait.

– Et ce Lamothe, où est-il ?

– Présentement, enfermé. Mais un avocat

s'occupe de lui et j'ai bien peur qu'il ne sorte sous cautionnement. Perrier devra se surveiller. Ces jeunes ne cherchent qu'à se venger.

– Vous avez raison. Je verrai probablement Perrier, ce soir.

– Vous allez continuer à vous occuper de cette affaire ?

– Pourquoi pas ? J'ai l'impression que Lavoie peut être innocent. Ce soir, je prendrai plus de renseignements sur lui, puis, je verrai Perrier.

– Si vous désirez le voir chez lui, il ne sera pas là avant dix heures. Il travaille tous les soirs.

– Merci, sergent.

Le sergent Savaria soupira :

– Pauvre Brien, il croit ce type innocent. Mais si quelqu'un est coupable, c'est bien Lavoie.

Ce n'est que vers sept heures que Robert Brien put rejoindre Lisette Martin.

– Je suis le détective Robert Brien, j'aimerais causer avec vous.

Lisette se rebiffa :

– Un détective, mais je n’ai rien à voir avec la police, moi.

– Moi non plus, je suis détective privé et j’aide une de vos amies, madame Lavoie.

– Micheline ? Mais qu’est-ce qu’elle a ?

– Je vous expliquerai et...

– Attendez donc une seconde, vous n’êtes pas le beau détective, celui qu’on appelle le Don Juan, c’est Brien son nom.

– C’est bien moi.

Elle semblait très énervée.

– Et vous voulez venir me voir, ici, chez moi ?

– Pourquoi pas. Nous pouvons causer ?

– Oh oui ! Vous avez l’adresse ? Je vous attends, venez vite. J’ai assez hâte de vous voir. Je vous attends.

Robert ne put s’empêcher de sourire.

Quinze minutes plus tard, il arrivait à l’appartement de la jeune Lisette Martin.

Si elle était plus vieille que Micheline, ça ne

paraissait pas. Micheline avait eu raison de dire qu'elle était bien tournée. Elle pouvait faire perdre la tête à bien des hommes.

Elle portait une jupe très courte, ce qu'on pourrait appeler une extra-mini-jupe.

La jupe était fleurie. Elle devait sûrement posséder la blouse qui allait avec, qui formait l'ensemble.

Mais même s'il faisait assez chaud, Lisette Martin avait mis un chandail de laine à manches courtes, un chandail jaune qui semblait peut-être petit pour elle et qui la moulait comme un gant. Enfin, la jeune fille avait mis le chandail à l'intérieur de sa jupe, ce qui la serrait encore plus, la moulait encore plus.

– C'est vous, Robert Brien !

Elle le regardait de ses grands yeux, la bouche légèrement entrouverte. Elle oubliait même de fermer la porte.

– Je comprends pour quelles raisons vous plaisez tant aux femmes. Jamais je n'aurais cru que vous seriez venu chez moi, dans mon

appartement. J'ai essayé d'arranger ça de mon mieux.

– C'est parlait, fit Robert en s'asseyant. D'ailleurs, je ne suis venu que pour vous poser quelques questions.

– Seulement pour ça ? Je ne vous plais pas ?

– Diable, les femmes se font une curieuse idée de moi. Elles croient que je ne pense qu'à les aimer.

– Je sens bien que je ne vous plais pas.

– Mais non, au contraire.

– C'est vrai ?

Rapidement, elle s'avança et vint s'asseoir sur le bras du fauteuil de Robert. Sa jupe remonta si haut, c'était presque comme si elle avait porté qu'un bikini.

Elle se serra contre lui.

– Je ne vous dérange pas, si je m'assois ici ? Posez-moi vos questions.

Robert la regarda. Oui, elle était fort jolie et Micheline lui avait dit que Lisette, sans être une

filles à tout le monde, était loin de détester les garçons. Ça paraissait, d'ailleurs.

– Vous croyez que je suis à l'aise pour causer, lorsque vous êtes assise là, si près de moi ?

– Ne me dites pas que je vous trouble.

– Vous manquez sûrement de confiance en vous.

– Je ne vous crois pas. Je vous prenais pour un Don Juan, je m'attendais à ce que... enfin, vous fassiez des compliments, même que vous cherchiez à m'embrasser. Mais vous ne me trouvez pas assez bien, c'est ça ?

– Pas du tout.

Et Robert l'attira dans ses bras pour l'embrasser. Elle se colla contre lui, l'embrassa longuement, à perdre haleine.

– Heureusement, je ne puis voir monsieur Perrier avant dix heures. J'ai le temps.

Lorsque le jeune détective sortit de l'appartement de Lisette, il passait neuf heures trente.

Il avait pu lui poser quelques rares questions. Même si elle était jalouse du bonheur de Micheline, Lisette était heureuse pour elle.

– Roland est un bon garçon, incapable de faire du mal à une mouche et surtout... il ne trompera jamais Micheline. Ce n'est pas son genre. Je le connais bien. Il me plaisait et j'ai tout essayé.

Lisette était une passionnée et savait habilement détourner la conversation et surtout, de quelle façon ranimer l'ardeur de son partenaire.

C'est passablement fourbu que notre jeune héros sortit de son appartement.

– S'il fallait que toutes celles que j'ai à interroger soient comme elle, je mourrais sûrement très jeune.

Robert se dirigea rapidement vers le garage où travaillait Perrier.

Il était de plus en plus persuadé de l'innocence de Lavoie.

– Mais ce ne sera pas facile à prouver.

Perrier allait finir de travailler. Robert se

présenta à lui.

– Vous êtes en voiture ?

– Non, à pied.

– Alors, montez avec moi. Nous allons causer.

– Causer de quoi ?

– De deux choses. Premièrement, de Lavoie et deuxièmement, de Lamothe.

– Lavoie va être puni comme un salaud qu’il est. Quant au jeune Lamothe, il a ce qu’il mérite.

– Eh bien ! Laissez-moi vous décevoir. Selon moi, Lavoie est innocent et Lamothe va sûrement se venger de vous d’une façon ou d’une autre. Il a des amis et enfin, il cherche à obtenir un cautionnement.

– Lavoie innocent ? Allons donc, j’ai questionné Brigitte et elle m’a avoué qu’il s’agissait de lui.

– C’est bien ce que je croyais et je crains de vous décevoir, monsieur Perrier. Votre fille vous a menti.

– Mais...

– Il n’y a pas une chose qui vous a frappé dans toute cette histoire ?

– Non.

– Les amis de votre fille ont eu le temps de prendre plusieurs photos pendant que Lavoie la violait. Vous ne trouvez pas que ce sont des curieux d’amis ? Ils auraient pu intervenir d’une façon ou d’une autre. Non, ils ont attendu que tout soit fini. Votre fille porte-t-elle des marques ?

– Heureusement, non, elle ne pouvait se défendre. Son linge était déchiré, mais elle n’avait que quelques égratignures.

– Eh bien, je sais ce qui s’est passé, fit Robert, mais ce ne sera pas facile à prouver. Tous les jeunes en veulent à Lavoie. Tout d’abord, il ne plaît pas, de plus, il demeure avec une fille qui allait sûrement faire partie de la bande mais qui a changé d’idée et enfin, il a refusé de payer une sorte de protection et a mis Lamothe à la porte.

– J’ignorais ça.

– Ce Lamothe, malgré son jeune âge, a des

idées qui sortent de l'ordinaire. Il vole un appareil photographique. Ça lui donne une idée. Lavoie est maigre, il a les cheveux longs et il porte la barbe, une barbe assez forte. Il est assez facile à imiter. On prépare le piège. Un des jeunes, un grand maigre, se déguisera, ressemblera, de loin, à Lavoie, c'est tellement facile. On va l'obliger à payer quand même, sinon, il verra son bonheur brisé avec Micheline.

– Oh !

– Mais il faut une fille pour jouer le rôle de celle qui est violée. Votre fille a accepté.

– C'est impossible, j'ai fait examiner ma fille par un médecin, il n'y a pas longtemps et...

– Quand ?

– L'an dernier.

– Interrogez ses amis, questionnez, monsieur Perrier. Même si elle n'a que douze ans, votre fille est une adolescente qui aime les garçons et qui ne leur refuse rien. Je regrette de vous dire ça brutalement.

– Incroyable.

– On trouve une façon d'éloigner Lavoie. On l'envoie à Saint-Jérôme. Ensuite, le jeune qui doit jouer le rôle de Lavoie se déguise, on déchire la robe de votre fille et on prend des photos, des photos qui ne laisseront aucun équivoque, qui laisseront voir votre fille à demi-nue et la figure de Lavoie.

– Ces jeunes ont fait ça ?

– Votre fille le dira peut-être si elle est franche. Vous croyez qu'elle parlera ?

Perrier baissa la tête.

– Je ne sais pas.

– Il fallait quelqu'un pour constater le viol et surtout un homme d'âge mur pour intervenir si Lavoie refusait. Alors, on est allé vous chercher. Le jeune adolescent déguisé comme Lavoie, avait pris soin de fuir ou de se cacher. Vous êtes tombé à demi dans le piège, monsieur Perrier. Et maintenant, vous savez ce qui va arriver ?

– Non.

– Lamothe sait qu'il risque plus qu'une tentative de chantage. Il sait que la police

enquête. Il essaiera sûrement de se venger, soit sur vous, votre domicile, votre femme ou encore votre fille.

Perrier soudain pâlit.

– Ma femme...

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Brigitte a téléphoné vers cinq heures trente. Cécile semblait malade, avait de la lièvre. Je lui ai parlé. Elle m'a dit que c'était rien. En tout cas, Brigitte préférait me prévenir. Mais Cécile n'a pas voulu que j'entre. Mon épouse est seule. Brigitte est sortie.

– Seule, elle court un risque, c'est sûr.

– Heureusement, nous arrivons.

Perrier se précipita chez lui, suivi de Robert Brien.

– Madame Perrier était dans sa chambre. Elle semblait dormir.

Robert avait suivi le mécanicien.

– Comment vas-tu Cécile, tu es mieux ?

Il la secoua légèrement. Cécile, toute

endormie, souffrant de fièvre, se mit à crier :

– Non, non, laissez-moi, je ne veux pas, laissez-moi. Mon mari vous tuera, je ne veux pas.

Elle se tordait sur le lit.

– Cécile, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle ouvrit les yeux.

– C'est toi, Émile ?

– Pourquoi criais-tu ? Que s'est-il passé ?
Parle...

– Mais rien, rien...

Robert s'avança rapidement.

– Madame Perrier, votre mari comprendra, dites la vérité.

– Qui est cet homme ?

– Robert Brien, le détective privé.

– Je ne comprends pas ce qu'il veut dire. La vérité, quelle vérité ?

Robert alors se pencha.

– Vous permettez ?

Il releva légèrement la jupe de madame

Perrier, montra les cuisses à son mari.

– C’est vous qui lui avez fait ces marques rouges ?

– Mais... mais non.

Cécile cria presque :

– Qu’est-ce que j’ai dit ? Non, c’est faux... il n’est venu personne. N’allez pas croire ce que j’ai dit, je rêvais.

Robert prit Perrier à part.

– Il faut faire parler votre épouse. Elle a été victime d’une agression et ils étaient deux et peut-être plus.

– Vous voulez dire que comme Brigitte ?...

– Oui et si votre femme ne parle pas, c’est qu’elle craint votre réaction.

– Oh ! Mais c’est incroyable. Ces jeunes sont des monstres. Cécile va me dire la vérité. Comptez sur moi.

Et quelques instants plus tard, au milieu des larmes, Cécile conta ce qui s’était passé.

– J’appelle tout de suite la police.

- Non, fit Robert, non, pas tout de suite.
- Pourquoi ?
- Votre fille devrait entrer bientôt ?
- Oui.
- Nous allons l’attendre.

*

Brigitte entra vers onze heures. Tout était silencieux dans la maison.

- Vous êtes là, papa ?

Perrier sortit de la chambre de sa femme.

- Oui, le médecin est ici.

Robert, à ce moment, parut.

- Monsieur Perrier... c’est votre fille ?

- Oui.

– Il vaut mieux qu’elle sache. J’ai bien peur de ne pouvoir sauver votre épouse. Elle a été frappée durement, à l’abdomen, à la poitrine. Il faut la transporter à l’hôpital, mais je ne répons de rien.

Brigitte pâlit. Ses yeux s'emplirent de larmes.

– Vous voulez dire que maman...

– Hélas, mademoiselle.

Perrier la retint, car elle voulait entrer dans la chambre de sa mère.

– Mais qui, qui l'a battue ?

Perrier avoua :

– Ils ont plus que battu ta mère. Ils l'ont violée. Ils étaient trois.

– Quoi ?

– C'était pour se venger parce que j'avais fait arrêter Lamothe au lieu de lui arracher de l'argent.

Brigitte avait les yeux hagards.

Soudain, elle cria :

– Mais ils sont fous, c'est épouvantable ce qu'ils ont fait. Pourquoi s'en prendre à maman ? Pourquoi ? elle est innocente, elle n'a rien fait. C'est ma faute... c'est ma faute.

Brigitte se jeta dans les bras de son père.

Perrier était tout surpris. Ça faisait longtemps qu'ils n'avait pas tenu sa fille dans ses bras.

– Calme-toi, Brigitte.

– Les salauds ! Ils se sont vengés parce que vous avez empêché leur plan de réussir.

– Quel plan ?

– Je n'ai pas été... enfin, ce n'était pas la première fois... et la photo... ce n'était pas Lavoie... Jimmy est aussi grand que lui, il s'était posé une barbe.

Et elle pleurait de plus belle.

– Voilà ce que je désirais, monsieur Perrier. Maintenant, vous avez été témoin des aveux de votre fille.

– Oui et elle les répétera en cours, j'en suis certain. Et puis, j'accepterai la demande que mon épouse me fait depuis tant de temps. Nous déménagerons, même si je dois changer d'emploi. Croyez-vous que je ferais mieux de faire conduire mon épouse à l'hôpital ?

– Non, elle est surtout victime d'un choc nerveux. Ses blessures sont superficielles. Mais

appelez quand même le médecin.

Quelques heures plus tard, on remettait Lavoie en liberté et on arrêtait la jeune bande de voyous, grâce aux aveux complets de la jolie Brigitte. Robert Brien venait de remporter une autre victoire.

Ne manquez pas, le mois prochain, une autre aventure qui mettra en vedette, Robert Brien, le détective Don Juan.

Si vous aimez les romans de Pierre Saurel, ne manquez pas de vous procurer le roman le plus lu au Québec : « IXE-13, l'agent espion playboy » ; et les aventures passionnées de la nouvelle vedette, « Miss Vénus, la Reine du Sexe ».

AVERTISSEMENT : CES ROMANS SONT POUR ADULTES SEULEMENT.

Cet ouvrage est le 752^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.